

Actes du Colloque international de Paris
Louis-Ferdinand Céline

PARIS

2 – 4 JUILLET 1992

Véra MAURICE

Les résonances du séjour à Puteaux

Durant les trois premières années de sa vie, Céline a été mis en nourrice : la première année à Voisines, les deuxième et troisième années, à Puteaux, rue des Valettes, devenu « le Sentier des Bergères » dans l'écriture romanesque. Cette petite enfance demeure une zone d'ombre et de silence dans son œuvre : silence total pour la première année, partiel pour les suivantes. Quelles résonances pourtant en contient le texte célinien, au-delà des quelques allusions qui y sont faites ?

L'auteur organise sa réponse en quatre temps.

Dans le premier, elle souligne la présence du père seul dans ces souvenirs de petite enfance et l'absence de la mère : « De chez ma nourrice, à Puteaux, du jardin, on dominait tout Paris. Quand il montait me voir papa, le vent lui ébouriffait les moustaches. C'est ça mon premier souvenir » (*Mort à crédit* p. 551). D'emblée s'impose l'image d'un père « hérissé », surgissant par intermittences d'un monde (Paris) séparé de celui de l'enfant (Puteaux), tandis que la mère, elle, restera totalement absente de ces rares évocations de la petite enfance. Cette rareté contraste d'ailleurs avec l'abondance des revendications à propos de Courbevoie comme lieu de naissance, alors qu'il n'y a jamais vécu, comme s'il y avait une gêne à évoquer ce temps de Puteaux : « ma nourrice à moi, à Puteaux, Sentier des Bergères... je devais peut-être pas en parler ?... passons ! » (*D'un château l'autre* p.293). Puteaux disparaît quand Courbevoie apparaît ! Puteaux, ce serait les limbes, lieu d'avant la vraie naissance...

En second lieu, elle note que l'histoire des rapports de Céline avec les personnages de père sont des rencontres manquées, tant avec Auguste qu'avec Courtial des Pereires. Reste pourtant le goût commun à Ferdinand et à Auguste pour les bateaux, qui leur permet de se rencontrer quand même un temps lors des vacances à Dieppe, mais cela reste isolé, ne faisant que mieux ressortir par contraste que le bateau reste surtout à l'état de dessin pour le père ou de maquettes du Musée de la Marine pour l'enfant.

Troisièmement, elle souligne que le rapport à la mère est essentiellement fondé sur le respect de la Loi. C'est une femme de devoir, au point, dit Céline dans *Voyage*, que, lui rendant visite à l'hôpital où il est blessé de guerre, « elle acceptait l'accident de ma mort, non seulement elle consentait, mais elle se demandait si j'avais autant de résignation qu'elle-même » (p.96). Au nom de cette Loi, la mère doit intégrer son fils dans la société, c'est-à-dire, l'éloigner d'elle-même, en le plaçant en apprentissage. C'est à ce titre qu'elle l'accompagne chez divers employeurs. Ce rejet est signifié par un autre épisode de *Voyage*, celui de la serveuse-prostituée Séverine qui prend deux clients d'un coup « Parce que dimanche prochain je pourrai pas à cause que je vais à Achères voir mon gosse. Vous comprenez samedi c'est le jour de la nourrice » (p.316). Quand on sait que dans *Féerie I*, Achères deviendra le cadre excrémental de l'écrivain banni, on ne peut que s'interroger sur ce que signifie, au moins inconsciemment, dans l'esprit de Céline, le fait d'avoir été mis en nourrice...



Actes du Colloque international de Paris
Louis-Ferdinand Céline

PARIS

2 – 4 JUILLET 1992

Enfin l'auteur aborde « le positionnement spatio-temporel du Narrateur ». L'errance à travers des espaces où l'on ne s'installe pas caractérise le destin du héros célinien, notamment dans la trilogie allemande, mais aussi dans les romans précédents. « Ceci attire notre attention sur la spécificité des formes d'accueil en nourrice (...) La famille qui accueille n'est pas la vraie ; le fils est éloigné, mais c'est lui qui reçoit des parents visiteurs ; et ceux-ci sont accueillis, mais repartent ». Un détail qui revient deux fois dans l'œuvre semble signifier cette coupure : pour guetter les clients indéliçats, grand-mère Caroline dans *Mort à crédit* (p.553) comme Titus van Claben dans *Guignol's Band* I (p.202), se mettent en planque derrière une tapisserie représentant la scène de « L'enfant prodigue » ! Quoi de mieux pour signifier la difficulté relationnelle ?

De retour d'exil, Céline se placera de nouveau hors de la ville, Paris, d'un lieu où il la domine cependant, comme à Puteaux au Sentier des Bergères. C'est là, à Meudon, qu'il soigne sa dernière patiente, Mme Niçois (ultime avatar de sa nourrice ?), comme il avait, en réalité, soigné sa vraie nourrice en remplacement d'un confrère (*Cahiers Céline* 6 p.35). Autre figure similaire, celle de la vieille dame des *Beaux Draps*, où l'impossibilité du constat escamote sa mort, « Ruelle des Bergères » (p.213-214). N'y aurait-il pas même un souvenir encore plus lointain quand, à la fin de *D'un château l'autre*, apparaît Mme Armandine qui habite au Vésinet (Voisines ?), cet endroit tellement plus éloigné que Meudon (ou que Puteaux ?) : « le Vésinet, que c'est loin !... ». Ce serait alors l'inconscient qui prendrait en charge l'écriture pour franchir l'interdit narratif de ces premiers temps de la vie, premiers temps de l'exil.

